

extraordinairement rare que le fleuve arrive à son étiage, il est habituellement à 0,50 c., ou 0,80 c. au-dessus de cette ligne. Si donc on retranche 0,50 c. de 2 m. 50 c. il ne restera plus que 2 m. de chute, hauteur à peine suffisante pour faire tourner quelques roues de moulin. Un aussi faible résultat, acquis bien péniblement, ne saurait motiver de si grands travaux et tant de dépenses, et cependant Ménestrier n'a pas craint de consigner dans son *Histoire de Lyon* une semblable assertion.

On aurait donc exécuté deux vastes souterrains ayant trois lieues de longueur pour obtenir des eaux à 2 m. d'élévation, tandis que sur les bords du fleuve, en face de la ville, on pouvait obtenir dans la rapidité du courant, une force motrice, bien plus considérable et à la portée de tous.

Maintenant si l'on veut trouver dans ces galeries un double aqueduc apportant des eaux à boire, il sera impossible d'appuyer ce dire seulement par l'ombre d'une mauvaise preuve et ce serait perdre son temps que de discuter sur un emploi aussi déraisonnable.

Je crois qu'il est impossible de voir dans ces galeries autre chose qu'un chemin couvert fait pour relier entr'elles les fortifications de Lyon et celles de Miribel. Ce chemin ne peut être antérieur au sixième siècle, et sa construction n'appartient plus à la période romaine. De ces deux souterrains, l'un servait sans doute de voie d'aller et l'autre de voie de retour. La cavalerie pouvait aisément y passer. Ces chemins recevaient de l'air et du jour de distance en distance, par des fenêtres demi-circulaires. Les murs épais dont j'ai déjà parlé (fig. 4 et 5) ne peuvent être autre chose que les fondements de tours carrées, établies de distance en distance, pour défendre le chemin couvert. Placées dans les lieux où il était le plus facile d'aborder, ces tours suffisaient pour garantir de toute surprise et pour empêcher la destruction des galeries. Les souterrains